

leurs fins. Mais il s'agit après tout de s'assurer que nul ne pourra nous renverser en faisant usage de tels instruments, et de refuser de périr comme des chiens, la dignité chevillée au corps.

En épilogue : sur la notion d'ennemi, les intellectuels et la révolution

« Abattre ce système est une rhétorique qui est proche de celle de Juan Branco dont l'un des livres, je crois, s'appelle *Abattre l'ennemi*, donc ce n'est pas la mienne, parce que j'essaye d'être sérieux quand je parle. »
François Bégaudeau, intellectuel

Je ne sais pas s'il n'y a pas d'ennemi, comme l'indique François Bégaudeau, en une critique amère et peu construite d'un ouvrage qu'il n'a pas lu, *Abattre l'ennemi*.

Monsieur Bégaudeau a eu le courage de soutenir *Crépuscule*, à l'époque où il ne s'agissait que d'une feuille de chou, publiée sur internet, en PDF, après

avoir été rejetée par l'ensemble des maisons d'édition parisiennes, trop inquiètes de ce qui s'y trouvait. Il l'a fait dans l'émission des *Grandes Gueules* et d'autres plateaux de première importance.

Il a eu du courage oui. Alors que tous cherchaient à contourner le débat public, classique de notre temps, il a été des seuls intellectuels, avec Denis Robert, à se saisir à pleines mains de ce qui était appelé à devenir un ouvrage cadre de la déconstruction de l'un des piliers de la domination du pouvoir actuel, son emprise oligarchique sur le visible, et la façon dont sont faits nos candidats.

Nous avons débattu ensemble, ensuite, à Avignon. Enfin, débattu. D'une sympathie infinie, il se montrait en accord sur tout.

Puis Piotr Pavlenski a déposé une bombe dans la bourgeoisie, une vidéo filmée par le candidat du pouvoir à la mairie de Paris dans laquelle celui-ci se caressait doucement le sexe, et Monsieur Bégaudeau s'est rigidifié. Pourquoi? On ne le saura jamais, de la même façon que personne n'a encore compris comment Monsieur Pavlenski a réussi à produire une telle fragmentation de l'élite française en pénétrant son intimité, en lui volant une vidéo utilisée pour impressionner de jeunes étudiantes qui s'en trouveraient, pensait-il, attirées.

Monsieur Bégaudeau, qui s'est moins indigné du piège dans lequel on me ferait tomber un peu plus

d'un an plus tard, s'est visiblement senti concerné, *touché*, et a décidé de me le faire payer – payer, parce que j'avais défendu, comme avocat, Monsieur Pavlenski, prenant, en conscience, le feu en son lieu et nom, comme ma profession me l'exigeait, mais surtout parce que le système oligarchique que *Crépuscule* venait d'émasculer, encore sanguinolent et enragé, flairant la bonne occasion, la saisissait pour se venger, et comme le chien contaminé, aveuglé par la douleur, m'attribuant l'acte de mon client, tentait de me dévorer. Échouant, c'est par d'autres voies qu'ils s'en prendraient à moi, rejoignant par les méthodes l'ennemi qu'ils décriaient.

L'opération avait pourtant été rondement menée: alors que le procureur de la République m'empêchait d'assister mon client en garde à vue, un faux article était publié en une de *L'Obs*, propriété de Xavier Niel, prétendant que je n'avais pas été désigné par Monsieur Pavlenski comme avocat, et qu'en conséquence j'étais un imposteur. La répercussion serait immédiate et, alors que les plus grandes voix du barreau de Paris, dont de véritables *autorités morales* fabriquées par le système, comme Monsieur Henri Leclerc, commençaient à s'élever pour s'indigner et me protéger, l'offensive médiatique, menée notamment par Apolline de Malherbe au cours d'un entretien appelé à marquer l'Histoire, écraserait toute velléité de

subversion. Faire corps derrière *la bite à Griveaux*, ou crever. Tel était le mot d'ordre d'un système qui périssait.

Ce fut la deuxième étape d'une entreprise de vulnérabilisation commencée un an avant, en amont de la parution, justement, de *Crépuscule*, alors que le PDF de rond-point en rond-point circulait, et qu'émergeait une force sociale nouvelle : l'alliance, avec les gilets jaunes, d'une partie de la bourgeoisie que j'incarnais et d'une part de la classe sociale plus prolétarisée, encerclée, cherchait à s'unir afin de rompre le siège auquel elle était confrontée.

Je me souviens de *Paris Match*, alors et comme toujours à la pointe de l'opportunisme, se proposant de me suivre lors de l'acte IV des gilets jaunes, dans l'idée de faire de moi un nouveau Cohn-Bendit. Je comprenais en le vivant ce qui avait amené ce jeune homme à, de leader révolutionnaire, devenir la catin du système. L'ego avait transformé une révolution en prostitution, et je déclinais sans politesse leur proposition.

Mon corps menaçait de devenir le point de jonction entre deux sphères qui, alliées, pouvaient transformer la France et l'extraire de sa médiocrité. Outre la mobilisation d'un certain nombre de médias téléguidés, dont *L'Express*, le procureur de la République avait été saisi par la porte-parole du groupe parlementaire majoritaire En Marche,

Aurore Bergé, qui considérait que, *via Crépuscule*, j'incitais à la commission de crimes et délits – une infraction passible de cinq ans de prison – et me signalait en conséquence au parquet afin qu'il entreprenne des poursuites à mon égard et qu'il me fasse détenir. Le motif? « Il y a pire que celui qui menace, que celui qui intimide : il y a celui qui arme les esprits. » Nous étions en 2019 et la France à cela ressemblait.

Le pouvoir est intelligent et sait qu'il ne peut abattre une cible politique en l'attaquant directement. Il est obligé de la rendre sale, et de lui trouver des péchés annexes qui la fragiliseront. J'ai la plus grande admiration pour les régimes qui se confrontent à leurs adversaires politiques en les accusant de crimes ou délits directement rattachés à leur engagement. Je préfère mille fois le régime « autoritaire » qui vous poursuivra pour un fait politique, à savoir par exemple l'atteinte aux intérêts de la nation, que celui qui, comme cela est devenu commun, se prétendant démocratique, va utiliser de stratégies d'usure et de délégitimation, tentant de vous salir pour vous isoler, fragiliser votre parole politique. *Contournant.*

Je crois à la dignité du face-à-face et de la confrontation, au fait d'assumer que dans des luttes de cet ordre, ce soit bien en tant qu'adversaire désigné que l'on se voie ciblé. J'ai pour cela

une once de respect pour Madame Bergé, dont le prénom, Aurore, résonnait de façon sublime avec l'ouvrage qu'elle souhaitait, non faire interdire – il l'était, *de facto*, déjà, aucun éditeur n'ayant eu le courage de le publier, et l'on oublie à quel point alors, sur la macronie, l'omerta avait été jusque-là complète, *Crépuscule* ayant ouvert la voie à une litanie d'ouvrages à succès s'excitant de façon plus ou moins sincère sur un pouvoir jusque-là interdit de critique – mais rendre instrument de la criminalisation et de l'enfermement de son auteur, plus dangereux encore que ce qu'il avait écrit. Ce fut son erreur. Trop dangereux, trop valorisant. Quelques semaines plus tard, les campagnes de diffamation et de harcèlement, coordonnées, impulsées par le pouvoir, commenceraient – lâchetés bien plus indignes et on ne peut plus efficaces. On mobiliserait le ban et l'arrière-ban des putains de la République, de Geoffroy de Lagasnerie à Alain Soral, réunis dans leur fier combat pour faire taire cette voix que personne n'avait autorisée, qui ne s'était vendue à personne pour s'exprimer et qui par cela dérangeait et bousculait les spéculations florissantes de ceux qui, dans les ombres de ce système que je décrivais et dévoilais, proposaient des explications infâmes ou indigestes, partiales ou partisans, en somme,

vaines et inécessaires³³. « L'affaire » Pavlenski, un an plus tard, était censée couronner l'offensive – mais échouait, le piège se retournant contre ceux qui l'avaient élaboré.

Monsieur Bégaudeau, si sensible à ma critique systémique, tombait comme bien d'autres dans le piège *a posteriori*, mis en œuvre par le système que je venais pourtant d'exposer, et se révélait en quelque sorte plus naïf qu'il n'avait voulu apparaître. C'était comme si entre sa raison et sa sensibilité demeurait

33. Ariane Chemin, Daniel Schneidermann, Claude Askolovitch, Bruno Jeudy, Sylvain Courage, Olivier Truchot, Pascal Richet, Marc-Olivier Fogiel, Pierre Haski iraient tous de leur tentative d'écraser la vague montante, avec un ridicule souvent consommé qui ferait rire les correspondants de la presse étrangère, et notamment Richard Werly du *Temps* qui ironiserait sur cette classe politicomédiatique qui s'inquiétait d'un jeune homme de vingt-huit ans comme s'il menaçait soudain tout un régime d'effondrement. *C politique, Quotidien*, Bourdin, *L'Obs* tenteraient tous des approches afin de publier au sujet de l'ouvrage, m'inviter, avant de renoncer sur demande expresse d'on sait quelles autorités. *France Culture*, harcelée par ses auditeurs, irait jusqu'à faire une émission d'une heure à mon sujet sans ma présence, comme si d'un mort il s'agissait, tandis que le présentateur de sa matinale interrogerait, plusieurs matins de suite, chacun de ses invités (Manon Aubry, Marc Endeweld, Raphaëlle Bacqué...) au sujet de *Crépuscule*, sans ne jamais oser m'inviter. Au cours de cette période, je fus notamment affublé dans ces médias et par ces chroniqueurs de: fasciste, homophobe, mythomane, antisémite, complotiste, agent russe, chinois (!), sioniste, psychotique, millionnaire caché, imposteur, narcissique, arrogant et sexiste. Il ne manquait plus que violeur, mais ces affaires étant quelque peu plus compliquées à organiser, et n'étant à mobiliser qu'en cas d'extrême urgence, il faudrait attendre deux ans et l'approche des présidentielles pour que la chose soit à son tour invoquée.

un hiatus, l'incapacitant – comme ailleurs – à une mise en pratique de ses conclusions pensives. La praxis échappant au bourgeois, chargé d'illuminer le peuple *via* ses douces pensées, renvoyait Monsieur Bégaudeau, qui a tant fait pour adopter une posture réflexive vis-à-vis de ses habitus de classe, à sa condition; celle d'un citoyen appartenant à la bonne bourgeoisie, consommateur de médias oligarchisés, dépendant de ces derniers afin de déterminer son rapport au monde et d'exercer ses *qualités d'analyse* qu'il espérait complémentaires de la « chaude colère » des gilets jaunes estimés mais renvoyés à leur incapacité à la pensée³⁴.

Que valent ces qualités d'analyse, sur lesquelles la bourgeoisie intellectuelle se fonde pour justifier de ses privilèges³⁵, lorsqu'elles dépendent de sources d'informations qui, sans orienter la pensée, la déterminent en la fondant sur des faits biaisés

34. Voir son ouvrage *Notre joie* ainsi que le texte qui en était issu, publié par *Le Monde diplomatique* de février 2022 sur l'alliance entre la « froideur » et la « justesse analytique » (sic) de François Bégaudeau et la chaude « colère » des prolétaires à qui il proposait ses services, en une réinauguration ignorante, et par cela signifiante, de débats clos un siècle plus tôt par Lénine dans sa confrontation avec les mencheviks au sujet de l'urgence révolutionnaire et de l'effectivité politique des alliances entre petite bourgeoisie et prolétariat.

35. Ce qui la rend, malgré toutes ses prétentions, ontologiquement réactionnaire et conservatrice, la *révolution* n'étant pas même un horizon lointain, mais une sorte de fétiche à agiter pour se soulager, rien n'étant fait, au-delà de quelques jeux de dialectique *de salon* onanique, ni pour la préparer ni pour s'y préparer.

ou inventés? La chose est diabolique, puisqu'elle permet de croire à son libre arbitre – après tout, personne, et surtout pas ces hideux éditocrates, ne saurait se montrer en capacité de nous façonner, nous convainquons-nous fièrement – et de l'exercer dans un cadre si éloigné du réel qu'il est rendu ineffectif – Alain Badiou, au sujet des gilets jaunes, tomberait dans le même panneau, incapable de descendre dans la rue où ceux-ci s'étaient pourtant jetés pour en juger par lui-même, avariant sa pensée en la faisant dépendre de BFM TV, *Libé* et autres médias oligarchisés.

Cela m'a amené à m'interroger sur la « valeur » sociale de ces intellectuels, qui proposent avec appétence leurs services aux fins d'une « alliance objective » avec des classes prolétaires dont la fréquentation leur ferait horreur, et dont la fonction apparaît finalement nulle, voire contre-productive, se contentant de fournir du prêt-à-penser à un certain nombre d'individus des classes moyennes, leur donnant appui pour confirmer leurs intuitions et réajuster leurs positions éthiques, et jouant le rôle de pourvoyeurs de « paroles justes » leur permettant de se distinguer dans l'ensemble des forums où ils auront vocation à intervenir, en tirant des bénéfices croissants à mesure que lesdits dires apparaîtront pertinents, satisfaisants et donc immobilisants.

Ils jouent, en quelque sorte, le même rôle dans le domaine de l'opinion que les journalistes dans celui de l'information. Avec *Crépuscule*, je fournissais une matière à pensée informationnelle « pure », m'écartant un instant de ces sphères, mais prêt par conséquent à me voir jugé par eux, non à égalité, mais comme objet, ce qui est à la fois un plaisir vaniteux et narcissique et quelque peu vexant, ceux-ci ne se rendant pas compte que l'analyse systémique que j'avais produite s'appuyait sur un corpus théorique non explicité, pour des raisons évidentes, mais présent à quasiment chacune de ses lignes. Ce fut, là aussi, une erreur de jugement qui les amena à sous-estimer la portée durable de cet ouvrage, considéré comme *contextuel*, et que l'intelligentsia médiatico-journaliste ne tenterait de traiter que sous l'angle du « scoop », sans en mesurer la portée structurelle.

Revenons à la question des intellectuels. Nous sommes encore loin du degré de maturité démocratique idéal, par lequel chacun se trouvera en capacité de formuler une pensée en propre, non sur *son* monde, mais sur *le* monde. Nous ne l'atteindrons probablement jamais, le propre du fonctionnement en société consistant à mutualiser les expériences individuelles pour former et formuler un rapport du monde partagé, et ainsi pallier l'impossibilité pour chacune de ses entités d'accomplir un fantasme trop largement partagé : l'omniscience.

Nous péchons d'ailleurs, en particulier à gauche, de la dévalorisation de ces subjectivités, sans prendre conscience que leur agrégation est l'un des principaux vecteurs de puissance politique à notre disposition.

Nous préférons faire confiance à un certain nombre d'appareils de pouvoir disposant de ressources suffisantes pour recueillir, concentrer, vérifier et redistribuer des informations qui nous seront régurgitées, agglomérats donc desdites subjectivités, nous plaçant en position passive, de consommateurs d'un appareil productif que nous prétendons renverser – impossible, puisque c'est ledit appareil productif qui détermine les conditions d'exercice de nos actions et pensées! –, espérant par là même qu'elles nous servent pour, à notre tour, dans le meilleur des cas et à partir à la fois de nos outils d'analyse théorique et notre expérience personnelle, former une pensée en propre *à partir* de cette subjectivité agglomérée; plus habituellement, pour nous permettre simplement de répercuter les on-dit, en prétendant que ceux-ci proviendraient de notre esprit, et ainsi nous faire jouer un rôle social censé, selon, nous apaiser ou nous valoriser³⁶.

36. On voit bien le piège de la « démocratie représentative » qui, par la formation collective d'opinions, fait jouer aux intellectuels un rôle particulièrement valorisant, dont la seule fonction *in fine* est, lorsqu'on le regarde avec mansuétude, d'alléger nos peines et nos souffrances et

Pourtant, nous avons bien conscience de la petitesse de nos vies, partant de nos regards, pensées, et en conséquence de notre incapacité à porter un jugement objectivant et suffisamment structurel, y compris lorsque nous sommes dotés de solides outils analytiques, sur le monde dont nos appareils politiques se sont saisis; je ne parle même pas de ceux qui, tenus éloignés des écoles et universités, en tirent complexe et s'interdisent même la mobilisation de leur intuition à des fins d'analyse politique, ou seulement ponctuellement, pour se défouler. Cela nous amène naturellement à *déposer* notre confiance, en un premier niveau, à des éditorialistes, penseurs et experts; en un deuxième, à des porte-voix; en un troisième, qui souvent se confond avec le deuxième, à des puissants dont on présume qu'ils auront, en raison de leur formation, et leur expérience, la capacité qui nous a manqué. Et c'est ainsi que se forment les dépendances politiques, et les régimes pyramidaux qui, faits de présomptions, nous pourriront et nous exploiteront.

Il n'y a rien de plus malsain que *l'information*, en ce qu'elle nous donne à tout moment l'impression de *pouvoir juger*, impression qui cède souvent, à tort, à l'impulsion de commandement

de renforcer nos fronts dialectiques à l'égard des politiciens; et lorsque l'on est plus sévère, d'alimenter la fiction délibérative qui fait tenir les puissances productives chargées de nous exploiter.

et d'imposition qui s'y rattache. En nos sociétés, ce pouvoir, qui s'auto-attribue, est réservé à une petite caste d'infatués qui, systématiquement louée par les camps respectifs qu'elle nourrit, a fini par croire en elle-même, au détriment du reste de la société, institutionnalisant les mécanismes d'écrasement dialectiques mobilisables pour assurer le maintien de leur condition à travers, notamment, la constitution tant des mécanismes que des concepts de « méritocratie » républicaine, ses classements, hiérarchies symboliques et tendances consacrées à la hiérarchisation et l'humiliation. Le dégoût de l'information, et de sa fonction de puissance, est ce qui explique d'ailleurs la rébellion humaniste face à la scolastique médiévale, qui s'était contentée, siècle après siècle, de reproduire des dispositifs de pouvoir *via* l'usage de commentaires qui jamais aux textes originaux n'autorisaient l'accès, privilège explosé en vol avec l'invention de l'imprimerie.

L'affaire est simplement résumable. Tout commentaire est une clôture au service d'un pouvoir. Monsieur Bégaudeau, en digne héritier de la scolastique, prétend produire une (pensée) critique (le discours étant toujours pouvoir) là où il ne fait que reproduire et contenir un pouvoir parallèle. Il s'apprête, sauf changement de pied, à se voir, comme tous les intellectuels, dévasté par l'évolution, une nouvelle fois, des mécanismes

d'accès à l'information et une nouvelle phase de son universalisation, l'imprimerie substituée par l'informatique, le papier par l'écran, la caste de clercs qui s'était jusqu'ici formée s'effondrant au profit de nouveaux intermédiaires aux plus amples fonctions, l'expansion du savoir se faisant toujours au détriment de ceux qui, assis sur un privilège, se satisfaisaient de le contrôler pour distiller leur puissance de juger.

Ces pensées me sont venues en admirant Monsieur Bégaudeau au sein de la chaîne d'extrême droite *Livre Noir*, qui avait été lancée quelques mois auparavant et m'avait utilisé comme l'un de ses produits d'appel, à un moment où j'avais compris que, mon être social étant « achevé », il faudrait jouer, et jouer opportunément de ces contournements et marginalités. Monsieur Bégaudeau, qui lui ne s'y voyait pas exigé, avait visiblement décidé de sa venue en ce média par réaction, du moins partiellement, à mon propre passage, et finirait par décocher une flèche révélant le sens de sa démarche au cours de sa propre intervention³⁷. Interrogé sur la question des « migrants » – terme horrible –, il répondrait d'une façon fort cordiale sur le fond, ajoutant qu'il aurait aimé que je tienne des propos

37. Il en décocherait quelques autres dans les mois qui suivraient, signant la dimension névrotique de sa geste.

de cette radicalité sur ce même fauteuil, insinuant en somme que je m'étais offert en une forme de complaisance à un ennemi partagé – la puissance invitante – ainsi désigné.

En d'autres termes, que je m'étais prostitué.

Il se trouve qu'en dehors de ma vie politique et médiatique, j'avais passé l'essentiel de ces cinq dernières années – et cela continue d'ailleurs – à l'élaboration d'une très complexe procédure devant la Cour pénale internationale visant à déterminer les responsabilités dans la mort de cinquante mille personnes, que Monsieur Bégaudeau qualifie donc de « migrants », en Méditerranée centrale. Ce travail, mené silencieusement et *pro bono* avec l'aide d'un ami et d'une poignée de volontaires, a permis d'établir que des crimes contre l'humanité ont été commis de façon systématique dans le cadre d'une attaque organisée contre une population civile par des dirigeants de l'Union européenne dans la zone en question, créant le *hiatus* « tragique » où nous nous étions trouvés projetés, réifiant les positions et alimentant les lignes de tension qui divisent notre société à ce sujet. En deux rapports totalisant un peu plus de mille deux cents pages, nous avons patiemment agencé des milliers d'éléments de preuve concernant des centaines de politiciens, technocrates et membres d'organisations internationales qui s'en étaient rendus complices.

Ce travail, dont la première partie a été publiée et la seconde s'apprête à l'être, a, par sa formalisation parfaite « au regard des exigences du pouvoir », secrété quelques tremblements en nos dirigeants indigents, voyant la menace de la prison, encore fort virtuelle, s'approcher de quelques pas, sur un sujet où l'impunité semblait assurée à coups de discours stigmatisants et de dialectisations artificielles. Puisque tous mouraient et que les autres étaient condamnés à la marginalité, tout leur avait semblé autorisé. Loin des discours angéliques d'ONG ne comprenant pas le rôle qui leur était attribué dans la mise en place de fausses oppositions discursives, nous déconstruisons les mécanismes de pouvoir qui avaient rendu le sujet inflammable et les populations prisonnières d'instrumentalisations politiciennes, de sorte que les ministères des Affaires étrangères français, espagnol et allemand s'étaient sentis obligés de réagir immédiatement, dans le cadre de communications officielles transpirant la peur, tandis que la Commission, *via* son alors porte-parole et depuis vice-président, se voyait forcée à des démentis embarrassés et à des changements d'orientation immédiats. Le Bundestag, le Congreso, la House of Commons en débattaient, des technocrates nous approchaient pour réfléchir leur niveau d'exposition, la Turquie et la

Russie nous approchaient pour voir s'il n'y avait bénéfice à tirer.

Ce travail, encore en cours, n'avait non pas tant consisté en un effort de conceptualisation mais de renversement et de l'application d'une technique – en l'occurrence juridique –, fruit de ma formation, utilisée afin de « saisir » le réel pour l'enserrer en ces formes et mots propres au pouvoir afin de produire des effets politiques *en son sein* et le forcer à un réajustement. Il se nourrissait à la fois d'une plongée et d'une compréhension *internes* des mécanismes de celui-ci et d'une distanciation permise par des instruments politiques qui trouvaient, par cette confrontation, une dimension productive. Comme *Crépuscule*, il s'agissait de mêler théorie, technique et praxis, dans le but de résoudre l'une des apories les plus violentes de nos sociétés, en ce qu'elle déchire celles-ci, créant des divisions artificielles et les déstructurant, via une proposition qui échappait à cette aporie idéologique consistant à chercher à ce que la morale se substitue à la politique, disposition trompeuse qui devrait toujours inquiéter celui qui se la voit proposer.

Cet effort intense avait un objectif: extraits d'une quelconque forme idéologique préexistante, déterminer les responsabilités politiques ayant amené à commission de violences de masse, toujours fruit

de crises identitaires massives instrumentalisées par des pouvoirs avariés. En reliant les responsabilités entre crises de 2008 et 2011, guerre libyenne, fonctionnement institutionnel d'États contemporains et d'une agglomération d'institutions internationales – l'Union européenne – déliquescences, cyniques et prêtes à faire de la mort leur marchepied, nous déconstruisons la structuration dialectique du débat public sur les questions « migratoires », fondé sur des polarités artificielles délétères pour la société, avec pour objectif, en utilisant l'arme de l'adversaire – le droit pénal –, de rompre tant avec les logiques de bouc émissaire que de cosmopolitisme désincarné, renvoyant les politiciens et hauts fonctionnaires à leur responsabilité légale, au sein d'un ordre qu'ils avaient eux-mêmes élaboré. En leur faisant craindre la prison, à partir de l'interprétation de règles qu'ils avaient eux-mêmes instituées, nous assainissons le rapport à ces enjeux, les rendant à la fois non confrontationnels, non discursivables en un sens abstrayant, et enfin non effectivables en matière de violence politique.

La chose n'est ni aisée ni achevée, mais elle permet de mesurer la distance avec l'intellectualisation politique que nous proposent des figures satisfaites d'édicter des commandements censés permettre à chacun de penser et dire ce qui est juste, et se tenir coi.

Tandis que nous travaillions les pouvoirs, Monsieur Bégaudeau donc édictait, et en cela, cherchait à s'instituer en pouvoir. Vaguement, proposant du prêt-à-penser, avec l'efficace purement individualiste et aut centrée que l'on sait.

Sortant du cadre de la *disputatio* par proxys, quelque peu émasculée, qu'il me proposait, j'ai, plus fermement cette fois, demandé: quelle est l'utilité de ces paroles, si ce n'est qu'elles nous permettent de confirmer nos propres orientations et biais politiques ou éthiques, en nous offrant la possibilité d'absorber formulation codifiée selon les rites et critères bourgeois, ce qui permet d'offrir à celui qui les fournit une position d'autorité, et aux spectateurs comme à l'énonciateur d'en tirer une satisfaction narcissique parfaitement improductive, dans son énonciation initiale, et dans ses reproductions successives, de discussion de café en dîner?

La réponse se trouve évidemment dans la question ainsi formulée.

Ces considérations acrimonieuses et d'apparence bourgeoises ne sont pas sans intérêt dans la réflexivité qu'exige toute forme de proposition, à commencer par les propos ici partagés. Dans le cadre de sa vendetta inassumée, sorte de timide et frustré énonciation mi-refoulée, Monsieur Bégaudeau – que je tiens par ailleurs en la plus

grande estime, pour diverses raisons, y compris et peut-être avant tout du fait de sa plus complète émasculatation, et du fait qu'en conséquence, il n'ait jamais tant cherché, comme d'autres, à m'éliminer de l'espace social, qu'à vider son sac sur moi, à m'utiliser à des fins de pure réflexivité, sans pour autant chercher à m'enterrer – affirmait, dans un nouvel entretien, quelques mois plus tard et courant 2022 (on le retrouvera sans difficulté sur YouTube en tapant ces deux mots-clés) que, contrairement à ce que j'affirmais, il n'y avait pas « d'ennemi » à abattre. L'on conçoit d'une part que Monsieur Bégaudeau, qui a toujours vécu protégé, sans pour autant être toujours favorisé³⁸, n'éprouve les rapports de classe que comme une abstraction, et aveuglé par les grands mouvements de l'Histoire, ne soit en mesure de concevoir que ces mouve-

38. C'est là une distinction fondamentale, et productrice d'effets potentiellement paradoxaux. C'est ainsi que se voir sis en les cimes d'une société, comme ce fut le cas lors de mon enfance, peut être particulièrement exposant et éreintant d'un point de vue analytique et critique, dès lors qu'il est tenté d'en adopter les perspectives, créant une friction entre mot et réel que le petit bourgeois, se contentant de conceptualiser des rapports de classe dont il est finalement, par sa condition, protégé (puisque ne se situant en aucun de leurs extrêmes), n'aura à éprouver. Les cimes sociétales, au sens le plus neutre du terme, sont des lieux de grande violence, notamment symbolique, où s'éprouvent tous les mécanismes de domination. Il n'y a nulle victimité à en tirer, bien évidemment, tant les récompenses sont manifestes pour qui s'y voue. Mais s'y trouver permet probablement d'éprouver de façon fine certains mécanismes qui demeureront pour d'autres abstractions.

ments s'inscrivent nécessairement dans des corps qui, par leurs passions, sont chargés de les porter et les reproduire. On mesure par ailleurs, ce disant à quel point il révèle que sa position est ineffective politiquement : c'est ainsi qu'elle manque à ce point de produire des résultats, malgré son importante audience, qu'elle n'a jamais semblé inquiéter quiconque de ceux qu'il prétendait ou semblait simplement cibler. Sniper du néant, ses paroles se perdaient en ce néant même qu'il prétendait déranger.

Mais il y a plus intéressant. Nous défendons tous un ordre. Lorsque je m'attaque, par exemple, à François Ruffin, je le fais sur le fondement de notre différence de classe, qui s'imprime dans son rapport à la « création » (*sic*), à la façon de s'exprimer et enfin de porter ses revendications. Empli de respect à son égard lorsqu'il porte pour la première fois la parole des femmes de ménage à l'Assemblée – avant que le génie de Jean-Luc Mélenchon et de Sophia Chikirou ne permettent, enfin, à des femmes de ménage d'effectivement y entrer, non nommées mais pleinement et souverainement en tant qu'élues –, je me lasse bientôt avant de profondément condamner un spectacle névrotique où l'inanité côtoie le guignol et finit par écraser toute forme de sincérité et d'effectivité, le jeu prenant le pas sur l'enjeu. Je commence

même à le percevoir comme un danger pour les causes que je pensais communes lorsque, profitant d'un affaiblissement temporaire de Jean-Luc Mélenchon, je le vois mobiliser ses réseaux bourgeois – très installés au sein des grandes rédactions parisiennes, et précautionneusement cultivés, en lesquelles il apparaît comme un dépotier parfait³⁹ – afin de se présenter en alternative et tenter de le remplacer. Une petite coterie de soldats de l'oligarchie se met immédiatement en branle au service de celui qui flatte leur sensibilité – catholique sociale, pour Sophie de Ravinel au *Figaro*, pseudo-anarchiste pour le sous-intellectuel « de gauche » Abel Mestre au *Monde*... –,

39. Il n'y a rien de plus frustrant pour un bourgeois moyen comme l'est le journaliste d'une grande rédaction que de ne pas pouvoir se distinguer, et mobiliser son capital symbolique à des fins de valorisation sociale, en montrant un intérêt pour ceux qui sont structurellement atteints et dévastés par sa fonction, les organes dans lesquels il exerce et les propriétaires dont il est le salarié. Ruffin leur permet, sans risque – puisqu'il ne saurait sérieusement menacer autre chose que l'ego à fleur de peau des tenants de ce système –, de se mettre en valeur, tout en offrant aux médias concernés la possibilité de montrer une apparence d'objectivité. *Le Monde* est spécialiste de ces opérations, et n'hésita pas, *via* Nicolas Truong (remplacé depuis en cette fonction symbolique par Abel Mestre, l'un plus inénarrable que l'autre), à ouvrir ses tribunes aux lumineux bourgeois défroqués du Comité invisible, lorsque ceux-ci gisaient en prison pour une drôlerie que Nicolas Sarkozy et Michèle Alliot-Marie avaient décidé d'instrumentaliser, servant le dessein de ces derniers et marginalisant ceux qui pouvaient véritablement les menacer en mettant en scène une prose aussi enflée que sans portée.

avec l'accord bienveillant de leur hiérarchie et de leurs propriétaires, trop soulagés de faire de l'inconséquent second un potentiel rival et obstacle aux velléités de pouvoir de ce qu'ils craignent être leur futur grand timonier.

Tous se retrouvent dans cette condition sociale, celle d'une bourgeoisie anémiée et quelque peu rétive, incertaine en son positionnement intermédiaire, légèrement déclassée. Les organes de pouvoir eux y trouvent bonheur pour une seule raison : ils savent Monsieur Ruffin structurellement incapable d'incarner la fonction présidentielle en v^e République, et y voient en conséquence un formidable instrument de marginalisation politique pour le camp sur lequel il aspire à dominer. Eux comme le gouvernement le percevant dévoré par la névrose et l'angoisse, fragile y compris intimement, s'appuyant sur une mécanique éculée qui dépend toujours du pouvoir pour se mettre en branle, dupant les Français qui, s'identifiant à lui *via* des mécanismes toujours plus grotesques, sont prêts à toutes les aventures, ils font leur la leçon de Lénine pour la renverser, qui rappelait qu'il était « décisif de rejeter ceux qui pensent que la politique est affaire de *tricks* bordant la déception », rappelant que « les classes sociales ne peuvent être manipulées » ; toute forme de compromission, d'arrangement ou de

jeu de dupes, comme Monsieur Ruffin aime les mettre en œuvre, se retournant nécessairement au service des dominants.

C'est ainsi que lorsque je le revoyais, pour la deuxième fois en quelques années, mettre en scène un simulacre de confrontation avec Emmanuel Macron, où faisant mine de clamer sa sincérité devant les caméras, il ne faisait que renforcer le président, je m'étais décidé à intervenir. Je disposais en effet de bandes audio diffusées sur Radio Nova mais alors passées inaperçues et qui avaient été enregistrées avec l'accord de Monsieur Ruffin lui-même, dans l'un de ces travestissements dont il est friand. Sur celles-ci l'on entendait Monsieur Ruffin se mettre d'accord, loin des caméras, avec Emmanuel Macron, sur une stratégie à mettre en œuvre communément pour mettre en scène leur opposition devant les Français. Il s'agissait pour l'un et pour l'autre de se montrer devant les caméras, en désaccord apparent, avec pour témoins les ouvriers d'Ecopla que Monsieur Ruffin accompagnait alors. Le prétexte? Faire connaître la cause de ces derniers – devenus les idiots utiles et consentants d'une manœuvre dont ils ne bénéficieraient *in fine* en rien et sombreraient, non sans avoir servi de chair et d'appât aux électeurs de ces deux personnalités politiques, qui les auraient instrumentalisés et qui quelques mois plus tard

accéderaient respectivement aux fonctions de député et président à leur détriment.

Nul besoin de Lénine pour voir, non seulement la laideur, mais l'ineffectivité parfaite de telles manœuvres, en rien subversives et parfaitement spectaculaires au sens le plus dégoûtant du terme, non tant pour les salariés concernés que pour les classes laborieuses de tout le pays. Pour qui a été élevé au cœur du pouvoir, et qui a fréquenté tous ces lieux de socialisation dont la seule fonction est d'apprendre à déguiser les sentiments, la pilule m'apparaissait difficile à avaler. Je connaissais trop bien ces arènes pour reconnaître à cette forme d'action une forme d'effectivité transgressive dans le politique contemporain et n'y voir autre chose qu'une stratégie douce et infusante de promotion personnelle; non seulement m'était-il insupportable de le savoir, mais plus encore, sachant le décalage entre les mots et le réel, de me voir recommander de ne pas l'exposer, en somme, de me faire complice de ce que le plus j'abhorrais. Mais au surplus parce qu'y compris dans la perspective d'une adhésion au système existant, la médiocrité de la mise en scène apparaît ce qui incapacite justement Monsieur Ruffin à devenir un jour le président qu'il rêve d'incarner.

Lorsque donc, la seconde fois, Monsieur Ruffin s'arrange derrière les fagots avec Monsieur Macron pour

mettre en scène leur supposée rivalité, avec les ouvriers de Whirlpool cette fois, et qu'il clame au surplus qu'il ne supporte pas qu'on remette en cause sa sincérité, face au regard amusé d'Emmanuel Macron qui, lui, sait, il devient impossible de ne pas l'exposer.

L'ouragan qui s'en est suivi manquera de nous intéresser. L'on paye toujours pour ce que l'on révèle de l'autre, en particulier lorsqu'il s'agit des masques secrets dont il a fait ses instruments. La première fois, Monsieur Ruffin lui-même s'était tendu son propre piège, enregistrant ses manigances dans l'espoir d'en tirer un profit au carré, mettant en scène sa mise en scène, sans prendre conscience qu'elle se faisait au détriment des Français. La seconde scellait un tombeau qu'il avait lui-même préparé. L'homme qui, pour des raisons qui lui appartiennent, a réinauguré une forme politique de la supplique, se définissant en rapport aux dominants, en une position assumée de souffrance qui lui permet de récolter suffrages et identifications aux dépens des populations qu'il est censé défendre, vouées à, dans le meilleur des cas, obtenir l'aumône de ceux qui l'exploitent, avait fait de la mise en scène d'une fragilité frôlant le victimaire son meilleur outil, condescendant avec les « petites gens » ainsi traitées, incapable de leur rendre une forme de dignité, les abaissant en prétendant les défendre et se positionnant,

toujours, en une position de supériorité efforcée qui n'a rien que la vanité et la recherche de soi comme moteurs, offrant de pitoyables spectacles délétères pour la cause collective de façon récurrente, comme on le verrait, notamment, lorsqu'il demanderait la démission d'Emmanuel Macron, gelé et tremblant face à l'Élysée, en une lecture de communiqué qui définitivement le décrédibiliserait, sans trop atteindre au mouvement *en ce que* justement, l'ayant tenu à distance et ayant refusé son soutien lors de son passage sur les ronds-points amiénois, ce dernier s'en était protégé.

Ce qui est important dans cette anecdote n'a cependant pas tant trait à cet homme, que l'Histoire effacera, qu'au rappel, plus structurant, que nous sommes toujours porteurs, incarnants, d'un ordre qu'inconsciemment, nous avons incorporé. En m'attaquant sauvagement à François Ruffin, censé porter des idées proches des miennes, je défendais un territoire, un terrain, qu'il tentait d'empiéter, regardant d'en haut, *en bourgeois*, celui qui d'en bas pouvait être admiré. Élevé dans l'exigence la plus extrême, considérant intolérable que l'on puisse s'élever, au cœur de ce système, sans défendre lesdites valeurs de sincérité qui seules sont à même de déstabiliser la nature même du pouvoir auquel l'on s'oppose, je ne supportais l'insincérité qu'il ne soit pas même capable de feindre avec une

puissance suffisante pour, suscitant une forme de volupté, au moins réussir à nous tromper, comme nos camarades de collège tant le faisaient.

En se compromettant avec l'individu qu'il prétendait combattre, au nom de causes qui seraient supposément supérieures, Monsieur Ruffin m'était apparu pour ce qu'il était, réactivant des logiques de classe dont il est impossible, ou du moins fort difficile, de s'extraire: un petit bourgeois à l'aigreur plus forte que la valeur, élevé dans un milieu social légèrement plus favorisé que le sien (celui du lycée privée de La Providence, centre de pouvoir jésuite dont serait issu Monsieur Macron), le plaçant en tension vis-à-vis d'un monde dont il ne détenait pas les codes, suscitant d'une part une immense frustration, et d'autre part la nécessité de se construire en distinction des classes prolétaires auxquelles le regard de ses camarades de classe ne cessait de le renvoyer. Marqué par cette humiliation, Monsieur Ruffin a visiblement cherché à en renverser le stigmate (ce qui est une disposition favorable) mais aussi et peut-être surtout à utiliser la cause de ceux qu'il aura prétendu depuis défendre pour se réimposer dans l'espace social à partir d'une position de dominant, obtenue par l'écoute et la considération des petits bourgeois qu'il prétendait tant décrier, en instrumentalisant les plus fragiles – comme en son film, sa *création* comme il aime tant, une nouvelle

fois, vaniteusement et piteusement le décrire, *Merci Patron* – à son profit. Ce qui lui importe n'est plus tant les ouvriers d'Ecopla ou de Whirlpool qui, subjugués et asservis, verront leurs destins fracassés sur l'ambition combinée de Monsieur Ruffin et de Monsieur Macron sans se montrer en mesure de leur résister; mais que les bourgeois le considèrent comme une menace pour leurs intérêts, le considèrent en conséquence, et lui offrent cette revanche longtemps recherchée, les classes populaires qu'il a toujours utilisées et scénifiées lui servant de support, d'objet plutôt que de sujet, à cette fin.

Monsieur Ruffin aura en cela incarné l'une des plus signifiantes impostures de notre temps, disant quelque chose de l'époque et de la société qui va bien au-delà des mièvreries politiques qu'il aura pu disséminer. Incarnant le prolétariat sur les plateaux de télévision, tout en le laissant majoritairement indifférent, voire suspicieux et irrité, tentant d'arracher – avec une bien plus grande efficacité – le soutien de la petite bourgeoisie intellectuelle, sensible aux faibles et efforcées tentatives d'élaboration qu'il aura tenté, de façon maladroite, de porter au sein des *agoras* qu'il avait en commun avec Clémentine Autain, sœur jumelle et antithétique, incapacitée elle aussi à une élaboration en propre, mais dotée d'un capital symbolique qui lui permettait, à partir d'une position d'apparence

diamétralement opposée, de séduire les mêmes publics, et de nourrir les mêmes ambitions que lui, au sein d'une *gauche de gouvernement* qui n'avait en tête que le pouvoir sans ne jamais réussir à convaincre qu'il faille l'en approcher.

La chose a de quoi servir de leçon de façon pérenne et détachée des limites que les personnages ont incarnées. Les tactiques mises en œuvre par Monsieur Ruffin sont détestables en ce qu'elles révèlent une incapacité que seul un plus grand bourgeois que lui pouvait, au sein de l'espace social « légitime », identifier comme désactivante et dangereuse politiquement, puisque la position qu'il cherchait à occuper dépendait de sa capacité à soumettre et absorber lesdites classes, et que le prolétariat était *sans accès* quelconque à la délibération censée lui servir de vecteur. Ce dernier était d'ailleurs référencé par Monsieur Ruffin dans l'espace médiatique traditionnel, en toutes circonstances, de façon minorante et surplombante, par notamment l'usage systématique des seuls prénoms; mais aussi par une vulgarisation volontaire et artificielle de son langage, support d'un rapport similaire à celui qu'un homme de droite, Nicolas Sarkozy, avait mis en œuvre à l'égard de ses électeurs; accompagnée d'une simplicité artificielle là aussi mise en scène, et une tentative obsessionnelle et paradoxale, contradictoire, et

toujours insuffisante, de distinction, qui passait notamment par des présentations successives en tant qu' « artiste », ou « intellectuel »; d'une dégradation enfin des valeurs esthétiques et culturelles, à commencer par le langage, sur lesquelles notre pays prend pourtant appui, afin de créer de faux rapports d'égalité – dans un rapport segmentant au politique faisant de ses livres des adresses aux bourgeoisies intellectuelles et de ses adresses au peuple, reçues bien plus fragilement, des formats adaptés à une supposée incapacité à la complexité des classes prolétaires – dans lesquels il se trouvait toujours, *in fine*, protégé et en position de supériorité – ce qui expliquerait l'échec flagrant de sa tentative d'instrumentalisation du mouvement des gilets jaunes, indifférents et suspicieux, comme toute classe dominée vis-à-vis de ces faux héros dont elle sut toujours l'accouplement *naturel* au système supposément décrié, renforçant le pouvoir des classes dominantes en prétendant le dénoncer.

Nous avons dit, en d'autres textes, comment bourgeoisies de droite et de gauche se retrouvaient en un rapport surplombant au peuple, qui prenait pour la première la forme d'un discours ontologisant sur leur supériorité, et pour la seconde sur la *nécessité* de leur subsistance en tant que classe privilégiée afin de guider le peuple aveugle à ses propres intérêts.

Nous leur vouons un égal mépris, et incitons les lecteurs à se faire attentifs aux gênes d'apparence superficiellement politiques, liées à des habitus dirait Bourdieu, révélatrices en général de profonds enracinements sociaux. Nous sommes tous des « incorporants » d'idées, de forces et d'engagements. Lorsque je défendais son camp de Monsieur Ruffin, c'était tant par un souci d'efficace – je savais alors Monsieur Mélenchon bien plus capable de porter leur cause dans le système existant – que par des impératifs éthiques qui avaient trait à mon éducation, ma classe – dont je ne me suis défait que politiquement, en ce qu'elle m'apparaît corrompue et médiocre, et non dans son horizon éthique, les valeurs postulées qu'elle est censée revendiquer –, et qui nécessairement continuaient de me déterminer politiquement. En d'autres termes, je prenais ma classe au mot, et la mettais au défi de faire usage de ses pouvoirs, privilèges et fonctions, non pour écraser ceux qui se trouvaient « en dessous » d'elle, mais pour s'exiger et se montrer à la hauteur de ses légendes, ce qu'elle ne ferait jamais.

Une fois dégagé le ciel obscur des faux prophètes et autres produits d'appel de la bourgeoisie, reste à explorer la notion « d'ennemi ».

Il me serait aisé de répliquer à celui qui se croit *sans ennemi* que le pouvoir, lui, a une idée très claire de qui

sont les siens. La tangibilité de la lutte qui échappe à Monsieur Bégaudeau – qui se contente d'énoncer des prédicats depuis les divers fauteuils où il a passé sa vie – ne devrait pas l'aveugler quant au fait que d'autres, en d'autres lieux, se sont vus directement confrontés à cette violence, et, comme c'est le cas de Julian Assange ou Bakounine en son temps, tout en ne faisant usage que de mots, se sont trouvés pour cela grand part de leur vie en prison, dont quatre années pleines au sein d'une prison antiterroriste en ce qui concerne le fondateur de WikiLeaks, et plus de vingt ans pour le leader anarchiste.

Il apparaît intéressant de s'interroger sur les méthodes mises en œuvre, non donc par nos « ennemis », selon Monsieur Bégaudeau, mais contre ceux que cet indicible considère comme ses ennemis, afin de déterminer sa nature, et en conséquence, si nous pouvons le considérer ainsi. Cela nous permettra de configurer le *champ des luttes* présent au sein du système délibératif d'assemblée que l'on dit être démocratie représentative, et qui représente plutôt un État de droit autoritaire dénué de toute légitimité populaire et ayant fait de la loi et des magistrats des instruments de coercition plutôt que d'expression de la volonté populaire et de contrôle de son application.

En ces domaines où tant la justice que la loi échappent à la volonté populaire, l'instrument de

marginalisation le plus commun est devenu, dans le monde occidental, celui qui a trait à l'accusation de violences sexuelles. Difficile à instrumentaliser en des systèmes de droit stables et assurés, puisqu'ayant trait à des faits intervenant dans l'espace intime et ne laissant guère, dans les cas politiques, de possibilité de se voir prouvés ou même devinés, cet outil est d'autant plus efficace qu'il laisse toujours derrière lui, y compris lorsque la vérité est établie, un soupçon ou un doute sur celui qui s'est vu viser. Son objectif est par ailleurs d'atteindre, non pas seulement la figure et l'incarnation symbolique de l'individu ciblé, mais la chair la plus profonde, troublant à la fois sa fonction sociale, ses rapports interindividuels, son rapport au désir, et en conséquence, sa capacité à perdurer. En des systèmes intermédiaires, ce stigmatisme peut par ailleurs faire l'objet d'un usage politique d'autant plus aisé que ses effets sont longtemps restés inconséquents d'un point de vue judiciaire, apparaissant à ce titre comme l'outil idéal pour salir, *encrotter*, entraver, sans pour autant produire des conséquences réellement embarrassantes pour le pouvoir en ce qu'elles lui seraient directement attribuables – tel un enfermement.

L'inefficacité – ontologique, contrairement à ce que certains mouvements veulent croire – de l'appareil judiciaire à l'égard des violences sexuelles présente un autre avantage, qui n'est

pas des moindres : puisque l'impunité et l'arbitraire judiciaire règnent par définition en ces matières, celui qui se voit accusé ne sera jamais tout à fait blanchi, le soupçon demeurant sinon éternellement, du moins durablement. Allons plus loin, et rappelons qu'apparaissant comme l'instrument subversif de classe par excellence, le désir étant le plus souvent asymétrique aux rapports de pouvoir, celui-ci a pu apparaître à certains comme une arme dans la lutte particulièrement efficace, oubliant à quel point le capital pouvait l'affecter, et *acheter* toute forme d'instrument humain afin d'en faire des bombes téléguidées.

Il devrait être étonnant, en cette configuration, pour qui croit encore en son utilité, qu'une certaine intellectualité bourgeoise ait trouvé à s'indigner de ce que des êtres comme Monsieur Pavlenski aient exposé la bourgeoisie dans sa chair nue, et l'aient fait en s'appuyant sur des éléments tangibles, permettant de déconstruire les discours qu'ils tenaient sur leur rapport à la famille, la fidélité, etc., et se soit montrée en parallèle parfaitement indifférente face à ces comportements antisociaux – et profondément bourgeois – consistant à instrumentaliser une cause légitime à des fins politiques, à travers des accusations invérifiables et infondées – en somme, des mensonges éhontés.

Étonnant sans l'être, bien entendu, car cela répond en fait à un profond habitus qui fait, justement, de la maîtrise de l'insincérité et de son utilisation à des fins de domination, les caractéristiques principales de cette classe sociale, révélant des césures qui jusque-là demeuraient masquées.

Ce mouvement s'accompagne ces dernières années d'une véritable mobilisation de la société civile – en particulier dans les espaces bourgeois, où elle a pris une dimension névrotique et parfaitement destructrice – visant à faire reconnaître le droit des femmes et accompagner les transformations que la modernité impose aux relations entre sexes par le truchement du judiciaire et en particulier du pénal. Cette mobilisation a elle-même enfanté une sorte de « prise de conscience judiciaire » particulièrement paradoxale et boiteuse, par laquelle une attention particulièrement forte est attribuée à toute affaire « à fort enjeu », tandis que les autres, et surtout celles enfantées par les rapports de force sociaux, continuent de dépérir dans le néant et l'indifférence de l'appareil étatique, toujours réticent aux instrumentalisation qui lui seront imposées lorsqu'il commencerait à mettre le nez dans ce qui, jusqu'à il y a peu, restait considéré comme l'espace de l'indéterminable, celui de l'intimité.

C'est ainsi qu'alors que les relations de genre au sein des classes populaires ne font l'objet d'aucune

considération de la part du peuple de gauche, indifférent au sort de nos sœurs pauvres – disons les termes –, pourtant structurellement exposées aux conséquences de la violence de classe et leur pénétration au sein du foyer, une chasse aux sorcières, dont l'objectif est de procéder à une épuration de ses éléments les plus dangereux, intervient dans la sphère de la représentation.

C'est ainsi qu'alors que les femmes, au sein des espaces populaires, gardent une conscience aiguë des conséquences des luttes de classes, l'origine sociale de bien des violences sexuelles et la nécessité de procéder à une amélioration des conditions de vie et des changements de structure afin d'y mettre fin – ce qui explique le rôle cardinal qu'elles ont joué au sein des gilets jaunes, n'en déplaise à ceux qui y verront une genrification des fonctions –, leurs sœurs bourgeoises, qui ne se battent que pour elles, se contentent de jeux de quilles dont elles sont les instruments, sans bénéfice établi pour la société ou pour l'évolution réelle des rapports entre sexes.

Certes, les avancées technologiques ont permis de faciliter de façon massive la récolte de la preuve, et d'accélérer la répression. Il n'en reste pas moins que cette évolution est sans commune mesure avec les obstacles qui s'opposent à la judiciarisation de l'intime, posant des difficultés ontologiques et

amenant rapidement à des formes d'aporie. Il n'est de comptabilité totale et absolue – et heureusement – entre les sphères étatiques et privées (ce qui rend ces dernières si précieuses) et il n'est en rien acquis – euphémisme – que l'étatisation d'un espace supplémentaire au sein de nos vies soit bienvenue, ni qu'elle puisse, comme le droit pénal en général, apporter un quelconque bénéfice au sein de la société.

Piotr Pavlenski et Alexandra de Taddeo ont été d'autant plus détestés, choquant l'espace bourgeois, qu'ils ont creusé une voie alternative, bien plus efficace, lorsque cette dernière, victime de quelque mauvais comportement, a trouvé appui en son compagnon pour voir rétablie sa dignité, sans avoir à en passer par une victimisation dégradante, qui fait parfois assimiler, par les soi-disant rédempteurs, les femmes à une forme de bétail là encore minorisé, comme le fit si bien *Mediapart* en alignant vingt plaignantes sur une estrade au sujet d'une star de la télévision et leur demandant, l'une après l'autre, d'énoncer leurs états de se(r)vices à l'égard d'une personnalité médiatique, à la chaîne, entraînant une désindividualisation qui, par l'effet de masse recherché par le média, toujours à la recherche du spectaculaire, finissait de les dégrader en prétendant les sauver.

Étrange alliance objective, qui a fait de ce qui n'était jusqu'ici qu'une arme politique comme

une autre, relativement bénigne en ses conséquences attribuables aux autorités – même si elle détruisait durablement la personne visée –, une machine de guerre particulièrement dangereuse et au maniement incertain. La France insoumise en sait quelque chose, Monsieur Mélenchon appelant à la démission immédiate de Damien Abad, se voyant immédiatement flingué en retour avec les affaires que l'on sait. L'on passera sur les effets catastrophants de ces jeux de quilles pour les mouvements féministes et la cause des victimes de violence sexuelle, hommes ou femmes, réduites à servir d'instruments à des règlements de compte s'achevant la plupart du temps en eau de boudin, décrédibilisant par ricochet les paroles sincères de celles et ceux qui cherchent à faire reconnaître ce qui leur est véritablement arrivé, confrontés à des murs toujours plus épais à mesure que les impositions se multiplient.

Insistons surtout sur un point: tout homme ou femme, dès lors qu'il ou elle s'attaque à une figure du pouvoir ayant ou non été aimée – les accusations touchant aux personnalités les plus spectaculaires concernant, quasi systématiquement, des rapports consentis qui seraient devenus, à la lueur d'on ne sait quel facteur, non consentis *en chemin* –, devient à son tour facteur de pouvoir, quel que soit le réel traversé. Le nier serait tout

aussi naïf et malsain que ceux qui y opposent la perspective inverse, consistant à complotiser tout fait social, et tout événement qui toucherait une personnalité. Il est non seulement parfaitement possible de se transformer en force sociale ou politique par le truchement de l'instrumentalisation des mœurs : il s'agit, dans les faits, pour toute une catégorie de la population, de la façon la plus effective, d'un point de vue social, d'accroître de façon extraordinaire les puissances inédites que vous offre le fait d'avoir partagé la vie d'une personne disposant elle d'importants capitaux à piller. Vous voilà soudain à égalité, brûlant les marches et mobilisant cet instrument juridique à des fins peu avouées. Qu'importe que vous soyez téléguidé, sincère ou stipendié : les forces qui vous animent sont alors nécessairement, y compris lorsque seule votre intention y amène, instrumentales, et à tout instant menaçant d'être instrumentalisées. C'est ce qui en fait une arme de transgression sociale si puissante, et potentiellement intéressante. Inverser la présomption sur l'invérifiable, c'est cependant ouvrir la voie à une multiplication de comportements opportunistes et antisociaux, comme j'y ai assisté en tant qu'avocat, m'étant retrouvé à devoir sortir de garde à vue un individu tremblant dont l'accusatrice admettrait par la suite – par message enregistré ! – n'avoir cherché qu'à « l'emmerder ».

Il faut une foi en l'humain dont le pénaliste est fort dépourvu pour croire qu'un quelconque des effets préventifs espérés par des croyances *de principe* pourra compenser la masse d'instrumentalisations qui ont déjà cours et ne cesseront d'avancer, grignotant jusqu'à dévaster les rapports humains, leur retirant toute forme de spontanéité et créant une angoisse latente, au sein de la société, du « piège » impossible à éviter.

Comment lutter contre ces phénomènes ? En cessant de fantasmer l'ennemi, ce droit pénal fait pour dévaster, en exigeant à défaut la preuve, en se refusant à la spectacularisation, et en transformant enfin l'appareil judiciaire de façon à ce qu'il ne soit plus structurellement en capacité, ni de se voir instrumentalisé, ni de protéger de façon indécente, comme il le fait trop souvent, les puissances sociales qui l'ont fécondé.

*

J'invite Monsieur Bégaudeau à s'interroger. Si les corps qui portent le « système », pour lui simples expressions de rapports de classe, ne sont pas des ennemis à nommer, désigner et abattre⁴⁰,

40. Tandis que le système ne serait qu'une abstraction inconséquente tant qu'il n'est pas inscrit dans une « conceptualité ».

pourquoi ceux-ci font-ils de nous, avec une telle constance, violence et efficacité, leurs ennemis nommés, désignés et abattus? Quel profond mystère aurions-nous découvert qui échapperait à notre adversaire, pourtant systématiquement victorieux des confrontations qui à lui nous ont opposés?

Pourquoi, depuis 2014, fais-je l'objet de surveillances et de violations systématiques de mon intimité, de façon établie grâce à de valeureux lanceurs d'alerte, ayant impliqué la CIA et la DGSI? Pourquoi tant d'efforts sont-ils produits pour détruire quiconque s'érigerait et menacerait leurs intérêts?

Ne serait-ce parce qu'il existe, en fait, des ennemis, et que ce système ne tient que par la compromission d'un certain nombre d'individus, soigneusement choisis, stipendiés et protégés par une myriade d'autres individus qui composent les « classes abstraites » dont il ne cesse de parler? Et que, si nous sommes tous, d'évidence, les porteurs inconscients de puissances invisibles, puisque nous tous vivons en société et sommes en conséquence les instruments de ceux avec qui nous nous partageons et lions des communautés d'intérêt, c'est bien à un travail précis d'identification, non seulement des abstractions, mais de leurs incarnations concrètes, qu'il faut s'offrir?

Et ce travail d'identification n'est-il lui-même la condition de production d'effets matériels de notre lutte, en attaque ou en défense? L'établissement, par exemple, de l'existence desdites surveillances m'ayant touché, par lesdits lanceurs d'alerte⁴¹, ne permet-il de dévoiler par ricochet non seulement l'existence, mais de façon précise, la portée applicative des dispositifs de pouvoir contre lesquels nous sommes censés nous soulever, complétant le travail « systémique » de dévoilement produit, disons, par Edward Snowden, qui se contenta de révéler les mécanismes mis en œuvre *in abstracto*, sans ne jamais en dévoiler les cibles, donnant cours à une paranoïa généralisée? Et ne doit-on pas de là en déduire des couches successives qui, alliant théorie et concept à description matérielle et enfin incarnation des effets matériels, constituent l'arsenal nécessaire à cette lutte de classes à laquelle Monsieur Bégaudeau prétend se vouer?

N'est-ce pas là le sens de la phrase de Marx que je cite en exergue d'un travail de démolition,

41. Et des médias ennemis qui ne résistèrent cependant pas à l'attrait du spectaculaire, en l'occurrence la production de nombreuses vidéos de moi et Julian Assange captées par des dispositifs espions dont il serait par la suite établi, notamment par *El País* et *The Guardian*, qu'ils avaient été disposés par la CIA – et l'on n'oserait l'écrire si des *sources du pouvoir* ne l'avaient pas confirmé; vidéos qui certes révélaient l'existence de cette surveillance, mais, par leur publication, atteignaient également à notre intimité et notre force sociale, leur permettant de trouver suffisant intérêt à les publier.

non pas conceptuel, mais très personnel, *Treize pillards*, « La théorie se change [...] en force matérielle, dès qu'elle saisit les masses. La théorie est capable de saisir les masses, dès qu'elle argumente *ad hominem*, et elle argumente *ad hominem* dès qu'elle devient radicale. Être radical, c'est saisir les choses à la racine, mais la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même » ?

Notre spécialiste de scolastique marxiste aurait-il insuffisamment lu le maître de ses pensées, l'auteur des proses qu'il s'est chargé de commenter ?

*

Mon entreprise vise à réconcilier les luttes, et les camps qui se sont scindés du fait notamment de leurs divergences sur de nombreuses questions instrumentalisées.

Je n'y survivrai pas. Vous et moi le savons. Or ce que j'ai appris, c'est que, contrairement à ce que mon camp avait tendance à penser, l'homme compte.

Cette irrémédiabilité rend d'autant plus urgent le partage de ces mots dotés d'une forte transitivité, dont j'ai voulu souligner le contraste avec ceux de ces penseurs de salon qui finiront de vous désactiver, et, en se contentant de vous donner des outils de distinction, vous vouer à ces mêmes

canapés d'où ils auront été énoncés, vous laissant satisfaits, satisfaits d'avoir *compris* et prêts à mourir sans ne jamais vous être élancés.

Non seulement nous avons des ennemis, et il devient urgent de les *traiter*, mais cela n'implique au surplus pas que nous ayons des amis. C'est le tragique de la condition humaine, que d'aucuns ont tenté, par des jeux d'équilibre et des symétries discursives, de masquer.

Ne pas l'avoir compris constitue l'erreur principale commise par d'autres que ceux dont nous parlons, pris la main dans le sac après avoir tenté de disrupter deux lignes de TGV et trois épiceries, sans plus d'effet. *À nos amis* est, par son titre, un contresens. Nous avons des alliés, de circonstance, toujours prêts à trahir et à se subordonner aux classes qu'ils prétendent attaquer, qu'il faut recourir de notre exigence et notre plus grande fidélité, sans cependant jamais s'y confier.

Les êtres ne sont pas substituables. Ce prédicat est au cœur de notre lutte, il nous impose, contrairement à eux, de ne pas tuer, et doit demeurer. Nous ne sommes pas, comme une certaine gauche, des croyants en la valeur de la masse et de l'indistinction. Fermes adorateurs de l'idée d'égalité, et de la nécessité de tenir toute personne en considération identique dans les rapports interindividuels, nous croyons cependant qu'en tant qu'entité collective, la

substituabilité est un leurre, un mythe, porteur de dangers.

Et nous le croyons, non pas parce que nous considérerions supérieur et inférieur en droit un quelconque de nos camarades – il en va différemment de nos adversaires, j’y reviendrai – mais parce que nous nous tenons différents et par nature *autres* que le même moi politique que nous incarnions en des échéances précédentes.

Les épreuves, expériences par lesquelles nous sommes passés, nous ont permis de comprendre un certain nombre d’erreurs, ou pour être plus clair, un nombre certain d’erreurs, qui nous ont permis de nous déciller sur nos propres failles, et sur ce que pouvait produire le fait d’avoir un rapport *extérieur* et incomplet au monde.

Nous avons appris au travers de ces chemins que l’homme est toujours en formation, et qu’il ne cesse d’agrèger des expériences et des savoirs qui ne sont pas remplaçables. Il dispose aussi de qualités qui, à certains âges, disparaissent, requérant en conséquence qu’une considération individualisée soit offerte à chacun afin de déterminer quel rôle il pourra jouer dans la plus grande utilité.

Cela ne saurait fonder un régime juridique, même si la notion d’utilité commune revendiquée par la Révolution française reste de pleine actualité. Cela ne doit pas non plus produire un

respect d’office, une obéissance, ou une tendance à la soumission.

Mais cela doit nous appeler tous, à une forme d’humilité et à une écoute profonde de ce que l’autre peut avoir à porter, du fait de son expérience passée, sans présomption ni discrimination d’office, avant de s’autoriser à le juger, pour autant, encore une fois, qu’il soit considéré comme étant de notre camp, ou d’un camp adverse qui poursuivrait des objectifs pouvant aux nôtres un temps s’associer.

Monsieur Bégaudeau ne sait pas ce que cela fait de voir rôder des policiers, des agents de toute sorte, à toute heure, autour de son domicile et de son cabinet. Il ne sait pas ce que cela fait d’avoir vécu cet état de fait pendant des années sans avoir de certitudes sur ce qui se jouait, sur les raisons des disruptions profondes et soudaines qui touchaient au professionnel, au personnel, à l’intime et sur ce que cela d’effets *par ricochet* engendrerait. Sans pouvoir enfin les *énoncer* et ce faisant les figer et déterminer, jusqu’à ce que par des hasards successifs, la vérité finisse par d’autres voies émerger.

Il ne sait pas ce que cela fait de voir ses proches étrillés, dévastés, écrasés par la violence sociale et parfois physique qui soudain se mobilise afin de détruire quiconque déciderait d’exposer les « ennemis » qu’il se refuse à nommer.

Il ne sait pas ce que cela fait d'être accusé de viol par une femme à qui vous vous êtes sincèrement offert, quelques mois après qu'une première, en pleine nuit, vous a susurré: « J'ai été envoyée. »

Non, il ne sait pas ce que ces mots, murmurés au creux de la nuit, peuvent engendrer.

Il ne sait pas enfin ce que cela fait de se voir attaquer, délégitimer, sur chaque ligne écrite, produite, sur chaque mot prononcé, sur chaque expérience passée, dans un espace public avarié, parce que l'on y est, oui, traité en ennemi, et non en adversaire, statut qui, pour le coup, lui aura toujours été réservé.

Ce que cela fait de passer sa vie à tenter de déconstruire les stigmates que l'on aura tenté de vous accoler. L'isolement et l'écrasement, les ruptures que cela produit.

Les écarts ainsi nés vis-à-vis des êtres aimés.

Il ne sait pas, et je lui souhaite de ne jamais le savoir, ce que cela fait, de ne plus s'endormir une femme entre ses bras, sans quelque part trembler.

Monsieur Bégaudeau sait bien d'autres choses. Il a la valeur des gens *cultivés*, et de ceux qui, partant de leur souffrance, ont ouvert leur paume. Il a le mouvement de charité incomplet, et je l'appelle à l'achever.

C'est un mort qui vous parle. Ne pas l'oublier. Nos classes bourgeoises sont les mêmes qui, il y a deux siècles, n'hésitaient pas à envoyer les

enfants, à peine marchant, à la mine, aux cheminées, les servir et les nettoyer, exploitant et écrasant toute chair qui leur tomberait sous la main pour alimenter leur médiocrité.

Leur voracité reste intacte, et contenue par des rapports de force incomplets, qui nous ont certes permis de partiellement nous protéger, mais au prix d'une délocalisation de l'appareil de production en des terres où des tiers exploités nous ont remplacés. De dominés, nous avons commencé, y compris dans notre misère, à dominer. Aujourd'hui nos ouvriers, et les ouvriers de nos ouvriers, se trouvent autant en Inde, au Bangladesh qu'hier à Florange et avant-hier dans le XI^e arrondissement où Monsieur Bégaudeau et ses mêmes s'attardent tranquillement pour s'enivrer.

De misère, nous n'en éprouvons plus que de façon dérivée, et pourtant celle-ci semble omniprésente, liée à la décadence matérielle, sociale et spirituelle de notre société, mobilisée tout entière à l'exploitation du soi et du tiers, privée de ses envies, ses outils et même ses instruments par l'épuisement de ses ressources et la nécessité d'ailleurs, toujours plus loin, aller les rechercher.

Nous serions riches, en bien des pays qui auraient conservé les leurs, de richesses, traditions, structures et considérations que nous avons abandonnées. Nous

serions riches, et pourtant nous sommes pauvres et misérables, collectivement, de Messieurs Arnault et Niel aux anciens ouvriers de Roubaix qu'ils ont, il y a quarante ans déjà, condamnés à jamais en pillant leur savoir-faire et délocalisant leurs productions.

Les Macron ressemblent aux pires portraits que Balzac et Zola ont tirés au sujet des dominants de leur temps, mélanges d'avarie et d'avanie que tous les efforts mis en œuvre par leurs classes et leurs soutiens n'ont jamais réussi à masquer, répugnant instinctivement, et de façon croissante, cette majorité de Français encore constituée de classes laborieuses qui les tiennent, à juste raison et de façon parfaitement raisonnée, en archétypes du détesté.

Ces êtres ne survivent que parce que la société de France s'est largement embourgeoisée et, partant, tient le sentiment politique éloigné. Ce qui m'a rattaché aux gilets jaunes est que nos luttes, et les risques pris par un certain nombre de mes camarades, nous ont rendu brûlant le sentiment politique, à moi le bourgeois jusque-là protégé – à eux qui ne l'ont jamais été.

Brûlant comme il l'est ontologiquement pour quiconque se trouverait en nos terres dominé.

Brûlant comme il devrait toujours l'être pour quiconque l'aspirerait.

Madame Bergé eut parfaitement raison de découvrir en nos mots les racines, au sens le plus radical

du terme, de lourds et violents mouvements. Car personne de sensé, à la lecture de ces lignes, ne saurait en l'état demeurer.

Personne de sensé ne se montrera en mesure de résister à la nausée profonde et à la nécessité de s'en défaire par l'action, afin de dévaster et non plus s'intégrer à ce que ce système a enfanté.

À vous qui avez lu ces lignes circonspect, éloigné des querelles de chapelle et des référentiels, idées, qui ont été mobilisés.

Lisez celles qui les ont précédées. Et revenez à moi en prétendant que vous demeurerez insensible à ce que vous y découvrirez.

Vous qui m'avez lu, je sais que nous nous retrouverons un jour côte à côte, face à ce monstre froid qui jusqu'ici nous avait tenus en respect.

Je parie cette fois, l'esprit armé, sur notre victoire. *Crépuscule* est arrivé trop tard pour donner aux gilets jaunes la charpente qui leur manquait. Tendons à maintenir vivace son aurore, de façon à embraser ensemble la prochaine, côte à côte.

Postface

Parfois, votre pays vous demande de le quitter. Il me semble que nous avons atteint ce stade. Certains parlent d'exil, et, maladroits, en font une scène. Ce fut le cas de mon ami Maxime Nicolle, que je ne connaissais encore pas. Il fut l'objet de bien des sarcasmes, lorsqu'il annonça qu'il quitterait le pays si rien ne changeait. « Mais vas-y, pars », clama la bourgeoisie, en chœur, riant à sa propre victoire. Maigres furent les voix qui le recouvrirent de leur amour, à cet instant, et l'implorèrent, comme elles le devaient, de demeurer. C'était comme si on ne l'entendait pas, cette déchirure interne, qui faisait que ce que vous aviez servi, ce que vous avait nourri, cette terre qui vous avait élevé et enfanté,

grandi, vous rejetait sec et sans appel. Ou comme si, justement, on l'entendait trop, et, trop éloigné de ce sentiment et de ce rapport au politique, on ne pouvait que la déconsidérer.

Ce sont des cristallisations, progressives, qui amènent à ces énonciations, et auxquelles l'on ne peut rien. On peut entendre ce qui nous vient, ou se taire – puisque parole et écoute sont liées. On peut attendre que la terre assoiffée qui nous avait adopté se fasse tout à fait vengeresse et nous engloutisse, ou y échapper. On peut chercher à être absorbé, devenir terre parmi la terre, ou encore, ailleurs, un instant, papillonner.

Ce sont des choix éloignés de l'éthique et de la morale, qui ont trait à l'accouplement, à la volonté de tendre ou de détendre, de pénétrer ou de se retirer. Personne ne juge, personne ne pourra juger du désir, de la capacité à aimer. Il en va de notre rapport à la terre, notre terre.

Qu'est-ce qui fermente le rejet? Ce sont parfois des strates accumulées, saturantes, qui nous semblent alors trop profondes à creuser. Ce sont parfois des pics abrupts, de violentes résurgences, enfin, des accroissements ou agrégats contre lesquels rien ne peut être fait.

C'est, en ce qui me concerne, l'appel d'un ailleurs fécondé il y a cinq ou six ans, le jour où une femme que j'aimais me quitta brusquement. Alors la terre

oui, se scinda et s'effrita, s'ébouyant et dévoilant de dévorantes entrailles à fleur de ciel. L'on brusqua tous les diables, qui surgirent: ils m'enserrèrent et m'entourèrent, ils dansèrent et, dans ce que l'on appelle l'angoisse, *m'errèrent*. *M'errèrent* oui, puisque mû par une force incertaine et à peine connue, je me vis par eux projeté dans les rues d'une ville qui, sans attache soudain ni sol, n'avait plus lieu ni point.

Je n'étais plus rien qu'une âme déchue, l'un de ces esprits vaudouisés que l'on peine à remarquer, et qui s'épuisa à force de marcher, quêtant un repos qui jamais ne venait. Je ne dormais plus, je ne regardais plus, mon âme était sèche et j'étais là oui, écreusé et ébouillanté, les pensées accumulantes, effilochées, surgissantes de profondeurs inconnues, rimant à qui le voudrait.

Incapable d'aimer, désespéré de m'offrir, ressemblant à ces spectres jusqu'alors fréquentés sans les voir. Et dans ce premier assourdissement, ce sourd avertissement, les drames qui suivraient. L'âme asséchée, la découverte d'un monde, celui des morts-vivants, qui parfois toute une vie, la traversent sans jamais l'éprouver.

La chaleur partout manqua. Cette chaleur qui jusque-là m'avait empourpré, me donnant cet air enfantin qui soudain me quittait.

Alors, la lutte. La mort ou la lutte, pour retrouver cette âme et cet amour échoués.

Alors la mort et la lutte, par le corps, cette résistance qui bientôt nous lierait.

Six ans plus tard, le rejet. Sous forme de doux avertissement : une femme et je peine à l'énoncer, qui me prévient silencieusement, par l'économie de ses gestes et ses regards apaisés : « Pars, pars. »

Puis plus durement, de la façon que l'on sait.

Partir. Non pour fuir – en cela, pour cela, je suis là. Mais parce que l'on s'y voit requis. Exil ou avanie.

Je reste là. Mes terres, espagnoles et portugaises, sont trop sœurs et trop proches de celle qui m'a façonné pour me distancer. La France, pas assez lointaine et trop aimée.

Je sais ce qu'il en irait que de n'embrasser le nouveau monde, disons, ces lieux où l'Hexagone et la métropole s'enlacent encore, où, juridiquement, l'on peut encore être « propre à la France », propre à ses empires, sans pour autant ne plus frémir à ses côtés.

Tenir près ou loin, comme nombre avant moi. Mi-ailleurs, mi-là.

Là, trop là.

Je vous ai parcourus ces dernières années, de fond en comble, fréquentés, accompagnés, parfois protégés. Côte à côte, nous avons, ensemble, lutté, oui, ce sont des termes que l'on peut utiliser, et cela nous a coûté.

Ensemble, nous avons germé, fleuri, dépéri. Peu ont subsisté.

Je vous aime, et déjà vous me manquez. Dans les rythmes de vos présences maintenues et préservées, malgré le silence qui parfois s'incrustait.

Vous m'avez offert un miracle. Celui de vous avoir rencontrés, et à travers vous, une France que, depuis l'enfance, j'avais toujours rêvée.

Vous en êtes la fierté et la beauté. Persistez et lutez. Vous avez les instruments, maintenant, pour les dévaster.

De loin ou de près, dans l'indéterminé.

Pensées.